

venge leur orgueil blessé depuis un demi-siècle tout en emprisonnant sans vergogne ses opposants. Le lapin zigzague aisément entre deux rangs de chasseurs, là-bas.

García Marquez ressemble assez à Sartre, sur ce point ; après des années d'apolitisme, il choisit pour toujours d'être pour le socialisme contre l'empire gringo, tout en jouissant pleinement des avantages du monde libéral. Comme les maquisards castristes avaient juré de garder leur barbe jusqu'à la chute de Batista, il put même s'engager à ne plus écrire de roman jusqu'au départ de Pinochet – une promesse abandonnée après six ans. Des milliers de détenus cubains l'ont exécré pour ses silences coupables, Reinaldo Arenas le premier. Mais il défend d'autant plus aisément Castro qu'il ne croit pas en grand-chose, hormis les hommes d'exception.

Démésure. Le héraut du réalisme magique en ressort d'une extraordinaire complexité. Rugueux, sarcastique et madré, habile stratège et narrateur plus que doué, ici fanfaron et là trouillard, aussi bon dans l'humilité autocritique que dans le mensonge mégalomane, tantôt mendiant à la Charlot et tantôt flambeur à la James Bond, Marquez s'invente au gré des circonstances. Ses romans peuvent avoir Cervantès, Faulkner ou Zola pour modèles, tout comme les *pulp fictions* qui tiennent les ménagères de Bogota en haleine. Sous le clown qui improvise, l'écrivain n'a pourtant qu'un but : exprimer l'essence de l'imaginaire latino, s'imposer comme l'Hemingway du Sud.

Balancée, riche et pensée, la bio de Martin dit (presque) tout des fanfaronnades de son héros, de ses absences affectives, de ses prouesses de conteur né. L'admiration de « Gabo » pour Castro (un des modèles de « L'automne du patriarche »), l'amour puis la haine que Vargas Llosa lui voue – une affaire de femme les mènera au pugilat – sont rendus avec nuance. Peut-être Martin est-il un peu trop méthodique pour rendre la démesure de ce destin caraïbe ; il ne fait pas danser et chanter Gabo, comme ce dernier sait le faire dans la vie. Un livre qu'on ne quitte pas, porté par l'élan qui mena le dernier-né du boom littéraire latino jusqu'au prix Nobel, mais où il ne fait pas très chaud ■

« Gabriel García Márquez. Une vie », de Gerald Martin.

Traduit de l'anglais par Marie-France Girod, Alice Pétillet et Dominique Letellier (Grasset, 702 pages, 23,60 €).

Remise en vente : « L'amour au temps du choléra » (Grasset).

Les cauchemars de Buéno

PAR ALBERT SEBAG

« **Le soupir de l'immortel** », d'Antoine Buéno (Ed. Héloïse d'Ormesson, 642 p., 25 €). On se souvient que le grand Aldous Huxley avait inventé dans « Le meilleur des mondes » le calendrier fordien dont l'an 0 correspondait à l'année de sortie d'usine de la première automobile modèle T de Ford. En bon disciple du maître de l'anticipation, Antoine Buéno situe le début de son nouveau roman en l'an 570 AF (après Ford), soit 2 478 après J.-C.

Le monde est alors dirigé par un directoire qui applique un ultralibéralisme sans faille. Les êtres humains sont bigenrés – traduisez : à la fois homme et femme –, ce qui, somme toute, facilite nettement tous les rapports. Détail important : l'humanité entière est devenue immortelle. L'espèce a cessé d'être vivipare. Les hypereugénistes au pouvoir contrôlent comme jamais les naissances de bébés dont l'embryon pousse dans